

« JE ME SUIS RENDU COMPTE DU PRIVILÈGE QUE J'AVAIS EU D'AVOIR PU VIVRE DIX OLYMPIADES »

ALBAN PLOUDRET

Rédacteur en chef du magazine suisse *Le Cavalier Romand*, commentateur, auteur, mais également directeur sportif du mythique Concours hippique international de Genève, Alban Poudret est de ceux qui comptent dans l'univers du saut d'obstacles. Toujours aussi amoureux du grand sport du haut de ses soixante-six printemps, le Suisse propose, à quatre mois des Jeux de Paris 2024, de replonger dans les grandes et petites histoires olympiques à travers les *interviews* des dix derniers champions olympiques individuels. Aussi agrémenté d'une partie historique, et même de suppléments tels que le classement du siècle, des portraits et des photos d'archives dans sa version *collector* suisse, cet ouvrage nommé « *Champion olympique de saut d'obstacles – Les secrets des 10 derniers médaillés d'or* » fascina tous les passionnés de sport et de jumping. Avec la passion, le goût et la bienveillance qui le caractérisent, l'auteur revient sur les coulisses de l'écriture de son troisième livre. Yeelen Ravier - Photo Tiffany van Halle

D'où est venue l'idée d'écrire ce livre retraçant les parcours des dix derniers champions olympiques ?

Elle a mûri au fil de discussions avec certains cavaliers, notamment Pierre Durand (*champion olympique avec Jappeloup, à Séoul, en 1988, et proche de l'auteur, ndlr*). Mon épouse et moi l'avions invité à passer quelques jours dans notre petit chalet à la montagne, et nous avons beaucoup discuté de son parcours, de la manière dont il s'y était pris pour rebondir après l'échec cuisant des Jeux olympiques (JO) de Los Angeles, de la préparation mentale à laquelle il s'était adonné jusqu'à ceux de Séoul, notamment *via* la sophrologie, etc. Il m'a raconté plein d'anecdotes qu'il n'avait encore jamais racontées, comme celle d'avoir choisi lui-même le pilote de l'avion qui avait amené Jappeloup en Corée, ou le fait qu'il y avait été en repérage un an avant les JO. Je me suis dit que ce serait intéressant de l'écrire dans un livre, mais comme j'avais déjà sorti un ouvrage sur Pierre et Jappeloup (« *Jappeloup, Milton, deux chevaux de légende* », publié aux éditions Robert Laffont, en 1996, ndlr), j'ai réfléchi à élargir le sujet. Puis, j'ai eu des discussions avec Steve Guerdat (*champion olympique avec Nino des Buissonnets à Londres, en 2012, et ami de l'auteur, ndlr*), qui m'ont convaincu d'écrire un livre. En fait, en écoutant tous ces récits, et l'âge avançant, je me suis aussi

rendu compte du privilège que j'avais eu d'avoir pu vivre dix olympiades, puisque je suis allé à tous les JO depuis ceux de 1984 (sauf ceux de Tokyo, commentés à la télévision suisse), et de connaître de près ou de loin tous les derniers champions.

Votre ouvrage a été publié en France aux éditions Actes Sud, et en Suisse aux éditions Slatkine. Qu'est-ce qui différencie ces deux exemplaires ?

Tout d'abord, j'ai préféré attendre de bien avancer sur le projet avant d'en parler à Actes Sud et Jean-Louis Gouraud, directeur de la collection équestre de la maison d'édition, que je connais bien. Quand je l'ai fait, quelques mois avant le bouclage, il s'est directement montré enthousiaste et aimait l'idée des entretiens avec les dix derniers champions olympiques. Toutefois, il a eu un peu peur du volet historique (*rires*), un chapitre à part entière qui traite de l'histoire des JO, des anciens médaillés, de classements, etc. Il m'a conseillé de le positionner plutôt à la fin et de commencer par les entretiens, car ce serait plus accrocheur. Aussi, l'objectif était de sortir un livre qui puisse se vendre dans les kiosques et en librairie, et à un tarif accessible, donc comme j'avais trop de matière et que j'avais envie de l'agrémenter de photos d'archives notamment, j'ai proposé à Actes Sud de se limiter à l'essentiel

et de m'accorder le droit de sortir une version *collector* de mille exemplaires en Suisse (*sous le nom de « Champion, le jour JO », ndlr*) avec les éditions Slatkine. Les éditions Actes Sud l'ont accepté et j'en suis très heureux !

Comment avez-vous travaillé concrètement pour produire ce livre ?

Je l'ai écrit assez spontanément. J'ai effectué des recherches, mais je dois avouer que j'ai beaucoup de choses emmagasinées dans ma tête. (*Rires*) Les numéros de l'ancienne « Année hippique » (*annuaire historique qui relate les événements les plus importants des sports équestres de 1943 à 1972, ndlr*) sont la source de ma passion ; à sept ou huit ans, je les apprenais par cœur !

Comment avez-vous mené les entretiens avec les médaillés ?

Je les connaissais tous, excepté Joe Fargis (*sacré avec Touch of Class en 1984 à Los Angeles, ndlr*), avec qui j'ai échangé plusieurs fois en visioconférence. J'ai réalisé la plupart des autres entretiens au CSIO5* de Rome, un événement auquel je suis très attaché. D'ailleurs, pour l'anecdote, j'y ai vécu la même histoire que celle de Kamel Boudra, racontée en ouverture de son livre (« *Éric Lamaze, gagner pour survivre* », publié en mai 2023 aux éditions Actes Sud, ndlr). J'avais rendez-vous avec Éric Lamaze



Ci-dessus : journaliste, auteur, commentateur et directeur sportif du CHI de Genève, Alban Poudret publie son troisième livre, consacré aux dix derniers champions olympiques. Il est ici aux côtés de Ben Maher, Ulrich Kirchhoff, Nick Skelton, Pierre Durand, Steve Guerdat et Rodrigo Pessoa.

(*médaillé d'or avec Hickstead à Hong Kong, en 2008, ndlr*) deux jours après lui, en mai 2021. Éric était arrivé très en retard et n'avait pas non plus fait la reconnaissance du Grand Prix (*le Canadien disait être gravement malade à cette époque, ne lui permettant pas de produire des efforts physiques trop importants, ndlr*)... Il m'avait dit que de toute façon, il ne retenait pas les choses plus de sept minutes, donc que nous pouvions faire l'interview sans problème. Je n'en revenais pas ! Je n'oublierai jamais cette scène. À chaque cavalier, j'ai essayé de poser des questions sur les mêmes sujets mais dans un ordre différent, en utilisant d'autres mots, selon leur propre histoire. Pour beaucoup, je les ai rappelés par la suite pour avoir des réponses complémentaires. Je tiens encore à les remercier pour leur disponibilité.

Pourquoi votre rétrospective commence-t-elle en 1984 ?

Pour moi, 1984 marque l'entrée du sport dans une nouvelle ère, moderne. Jusqu'à l'édition de Montréal, en 1976, tout était très

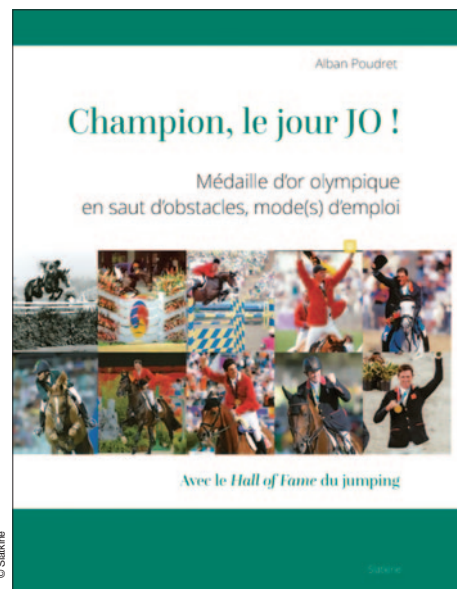
différent (*celle de 1980 avait été boycottée par la majorité des nations équestres en raison de la Guerre froide et de l'invasion de l'Afghanistan par l'Union soviétique, ndlr*). Aux Jeux de Mexico (*en 1968, ndlr*), il paraît que les parcours étaient énormes, évidemment pas aussi techniques qu'aujourd'hui – il y avait des oxers de 1,85 m sur 2 m ! À Munich (*en 1972, ndlr*), il y avait eu un triple infranchissable dans la finale par équipes. Donc au-delà du fait de tomber sur le chiffre rond de dix champions olympiques, c'était aussi le plus logique d'un point de vue sportif.

On sait votre attachement personnel très fort à Steve Guerdat. En-dehors de cette icône suisse, quel champion olympique vous a le plus touché à titre personnel ?

Honnêtement, ils m'ont tous touché, en termes de sport mais également par rapport à mon histoire personnelle. Par exemple, le sacre de Pierre Durand et Jappeloup avait été particulier parce que j'avais vécu de l'intérieur l'échec des JO de Los Angeles qua-

tre ans plus tôt (*où le cavalier était tombé après un refus lors de la finale par équipes, ndlr*). En Californie, nous avions loué une maison avec des journalistes français, et les cavaliers venaient partager nos barbecues ! Aussi, Rodrigo Pessoa (*qui a triomphé en 2004 à Athènes, avec Baloubet du Rouet, ndlr*) s'est beaucoup livré, en insistant notamment sur ses échecs fondateurs. À la fin, je lui avais même demandé s'il souhaitait enlever quelques passages parce qu'il parlait énormément de ses défaites et dans des mots assez forts, mais il m'a dit que c'était important de tout laisser, car c'était juste, et que ces échecs lui avaient permis de devenir qui il était.

Philippe Guerdat (*ancien cavalier international et sélectionneur actuel du Brésil, après avoir également officié en Belgique et en France, ndlr*), qui est interrogé pour la partie sur les Jeux par équipes de la version *collector*, a également été très intéressant. À la base, il ne souhaitait pas participer à ce livre ; d'une part parce que nous sommes de très proches amis, et d'autre part parce qu'il disait déjà trop parler dans les médias. (*Rires*) Mais, à trois jours du bouclage, il est lui-même revenu vers moi et a accepté de me raconter ses aventures olympiques, et cela a été passionnant.



© Shutterstock

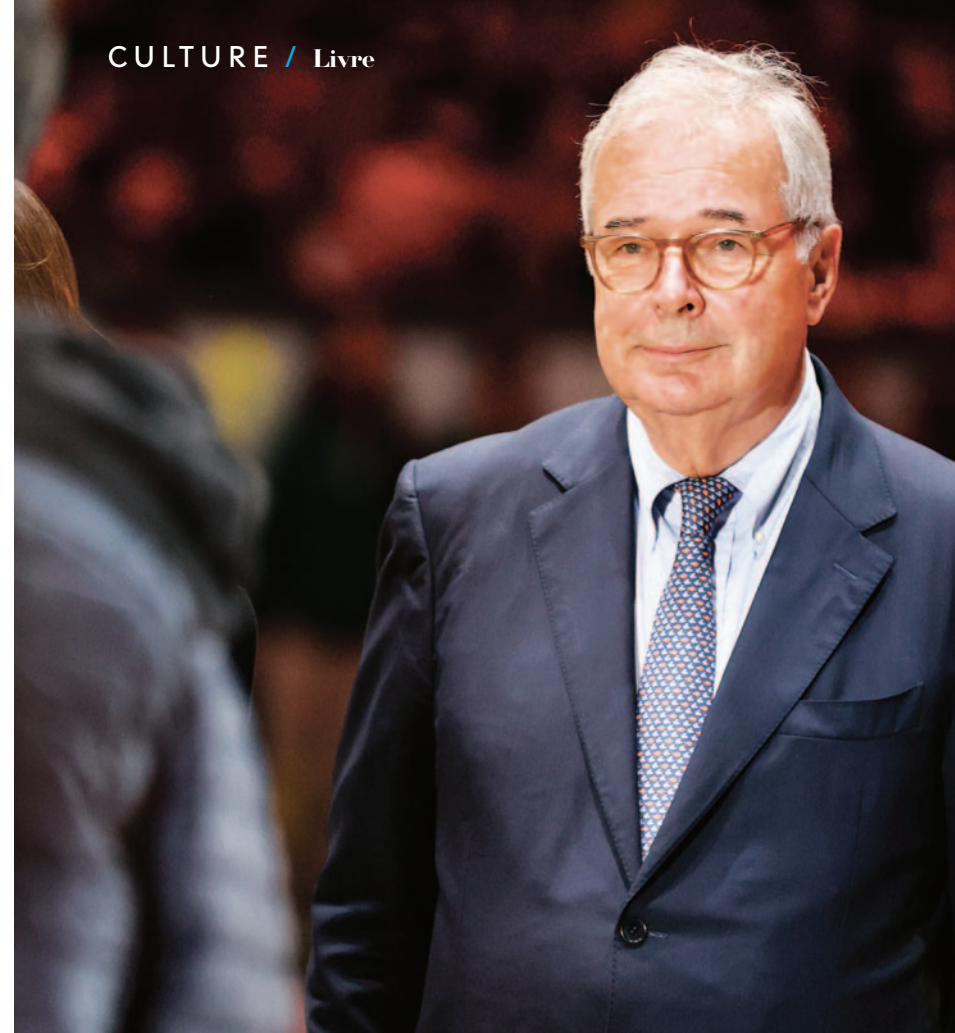
Lequel vous a le plus surpris ?

Joe Fargis était celui que je connaissais le moins, donc je pensais qu'il serait le plus difficile à interviewer. En plus, j'étais un peu inquiet au départ parce qu'il répondait de manière très succincte à mes questions, de façon parfois assez abrupte. Mais c'est en fait quelqu'un de très pragmatique ! Avec peu de mots, il disait beaucoup. Comme on peut s'en douter, Pierre Durand entraînait beaucoup dans les détails et racontait tout de manière lyrique, tandis qu'Éric Lamaze était plus compliqué... Ben Maher (*couronné à Tokyo, en 2021, avec Explosion W, ndlr*) s'est donné une peine folle et a été très disponible. Ludger Beerbaum (*vainqueur à Barcelone, en 1992, avec Classic Touch, ndlr*) m'a également surpris, car il est réputé pour être le roi de l'organisation et du *management*, et il a beaucoup invoqué la chance, même un miracle, au sujet de son titre. À l'inverse, Ulrich Kirchhoff (*sacré à Atlanta, en 1996, avec Jus de Pomme, ndlr*), qui a une personnalité incroyablement mais n'est pas le plus connu, parlait de tous les détails qui ont été nécessaires à son triomphe, lui que l'on imagine très spontané.

Y a-t-il un champion olympique décédé que vous auriez aimé interroger ?

Évidemment, il y en a beaucoup, même si j'ai eu la chance de sympathiser avec un certain nombre d'entre eux. J'aurais adoré poser les mêmes questions à Pierre Jonquères d'Oriola (*titré à Helsinki en 1952 avec Ali Baba, et à Tokyo en 1964 avec Lutter B, faisant de lui le seul cavalier de jumping de l'histoire à avoir été deux fois champion olympique en individuel, ndlr*), par exemple. Mais j'ai quand même eu le bonheur de partager la table de d'Oriola, des frères d'Inzeo ou de Jean d'Orgeix, et c'était un régal !

Dans cet ouvrage, vous parlez assez largement de la santé mentale des cavaliers de haut niveau. En quoi ce sujet,



© Marina Mousaev/Shutterstock

resté longtemps confidentiel dans le sport, vous a-t-il intéressé ?

Honnêtement, grâce aux articles de *GRANDPRIX* sur le sujet (*publiés dans le numéro 145, en avril 2023, ndlr*). Avant, on pensait à ce thème, et on le savait important, mais on n'allait pas au fond des choses. Les journalistes n'interrogeaient pas les cavaliers là-dessus, alors que c'est extrêmement intéressant ! Ceci dit, à l'époque, je pense que ces derniers auraient éludé la question, car c'était complètement tabou, ce que Peder Fredricson avait très bien expliqué à *GRANDPRIX*. D'ailleurs, le Suédois aurait peut-être pu faire partie de ce livre en raison de ses deux médailles d'argent individuelles (*décrochées avec H&M All In de Vinck en 2016 à Rio de Janeiro, puis en 2021 à Tokyo, ndlr*)... Peu d'athlètes ont réussi cet exploit (*le couple est devenu le deuxième de l'histoire à décrocher deux médailles individuelles à deux éditions olympiques différentes, après l'Italien Tommaso Lequio di Assaba et Trebecco, qui avaient réalisé ce record à Anvers en 1920 et à Paris en 1924, ndlr*) ! Dans son entretien, Jeroen Dubbeldam (*champion à Sydney, en 2000, avec De Sjiem, ndlr*) parle pas mal de santé mentale par exemple, de l'état d'euphorie dans lequel il était en amont des JO, et du contrecoup qu'il a ressenti.

Craignez-vous que le nouveau format olympique, dont il est plusieurs fois question dans votre ouvrage, fasse émerger un champion moins légendaire, voire moins méritant, aux Jeux de Paris 2024 ? À Tokyo, la fin a été heureuse en individuel et par équipes, mais n'était-ce pas aussi une affaire de chance ?

C'est mon immense crainte... À mon humble avis, ce nouveau format a tout gâché. La formule historique était parfaite, mais on a voulu ouvrir la compétition à cinq pays supplémentaires, qui ont montré à Tokyo qu'ils n'avaient, en plus, pas du tout le niveau pour affronter un tel rendez-vous... On a par ailleurs voulu refaire la formule de la finale individuelle, qui se dispute désormais comme un Grand Prix, avec une manche et un barrage... En cas d'un grand nombre de barragistes, ce serait une véritable loterie. Ce n'est pas cela, un championnat ! Et puis, c'est méconnaître les chevaux que d'avoir institué les équipes de trois, car tout le monde sait qu'il suffit d'un oiseau, d'un avion ou d'un *bug* de sono pour que tout bascule. Sans parler du bien-être animal ! C'est vrai qu'à Tokyo, les champions étaient à leur place, ce qui est dû à mon avis au travail exceptionnel de Santiago Varela (*le chef de piste, ndlr*). D'ailleurs, ce n'est à mon avis pas un hasard qu'il soit coconstructeur des parcours de Paris 2024 avec Grégory Bodo. Je compte sur eux pour limiter au maximum les dégâts et proposer un barrage digne de ce nom...

EXTRAIT

« Vous êtes un peu superstitieux, non ? Parlons de la fameuse histoire du « lucky dollar », que Bill Steinkraus avait étreint victorieusement à Mexico et qu'il avait transmis à Pierre Durand pour Séoul. Comment cela s'est-il passé pour vous ? Bill avait monté avec ce « lucky dollar » en 1968, et vingt ans plus tard, en 1988 à Séoul, il l'a donné à Pierre parce qu'il aimait beaucoup Jappeloup. Pierre l'avait gardé et, en fouillant dans un tiroir avant de partir à Athènes, il m'avait dit : « Je vais prendre le lucky dollar et on verra bien. » J'avais fini de faire ma reconnaissance, j'étais assis le long de la piste – j'aime bien m'asseoir cinq minutes sur le numéro d'un obstacle, sur la piste, quand j'ai fini la reconnaissance –, je m'en souviens comme si c'était hier, j'avais les jambes croisées et Pierre vient vers moi. J'allais partir, donc je me lève et là il prend le billet et me le met dans la poche, en me disant : « Tiens, monte avec ça, ce billet va te porter bonheur ! » Je ne me suis pas posé de question, j'ai fermé mon zip et je suis parti.

Puis j'ai fait une première manche catastrophique, avec deux fautes. Je suis presque parti, j'étais tellement furieux. C'était l'occasion de prendre ma revanche sur Sydney. La pause était très longue, je pensais renoncer à la seconde manche, j'ai même essayé de téléphoner pour réserver un vol Athènes-Bruxelles, mais impossible de trouver un avion. Heureusement !

Rodrigo, voulez-vous sincèrement vous en aller ? Vous étiez dans les dix, non ? Sur le moment, je ne voulais même pas monter, avec huit points je n'y croyais plus et voulais juste rentrer. Je devais être douzième, il y avait un ou deux dépassements de temps, quelques quatre points, un ou deux cinq points, plein de huit points, j'étais douzième *ex æquo* avec du monde. Comme je n'ai pas trouvé d'avion, je suis retourné aux écuries, je me suis mis dans la sellerie et me suis endormi pendant quatre ou cinq heures, la porte fermée. Et au réveil, je voulais toujours partir, je me disais que je ne monterais pas. Toujours avec le « lucky dollar » dans la poche du pantalon, mais j'étais en short, changé. Jos Kumps (*son coach-dresseur attiré, nda*) vient me voir et me dit qu'ils sont en train de monter le parcours : « Tu dois voir le tour, si tu fais un sans-faute, tu verras... ! » J'ai répondu : « Vous me saoulez avec vos histoires de motivation là, j'ai fait huit points, ils sont onze devant moi, je m'en fiche d'être dixième », et Jos insiste.

Je vais reconnaître le parcours, en short encore, même pas en tenue ! C'était gros, difficile, le triple, vertical-vertical-oxer avec des palanques, semblait « insaisissable ». C'était vraiment massif et il y avait du vent. Les gens ont donc demandé à Olaf (*Petersen*) de mettre des barres à la place des palanques, parce que ça bougeait. Du coup il a mis des barres, ça avait une sale gueule, le parcours était vraiment gros et large. Jos et Neco m'ont convaincu de monter : « Si Baloubet fait une bonne détente et que tu es sans faute, tu peux vraiment mettre la pression ! » J'ai répondu : « OK on va monter, on est là, on monte, on verra bien ce que ça donne. » J'ai vraiment fait une très bonne détente au paddock et c'était très rare avec Baloubet. C'était très difficile de le faire toucher, il était vraiment malin, mais aussi un peu distrait et « bim », il fait une bonne faute au paddock. Il n'avait fait ça qu'une fois avant ce jour-là.

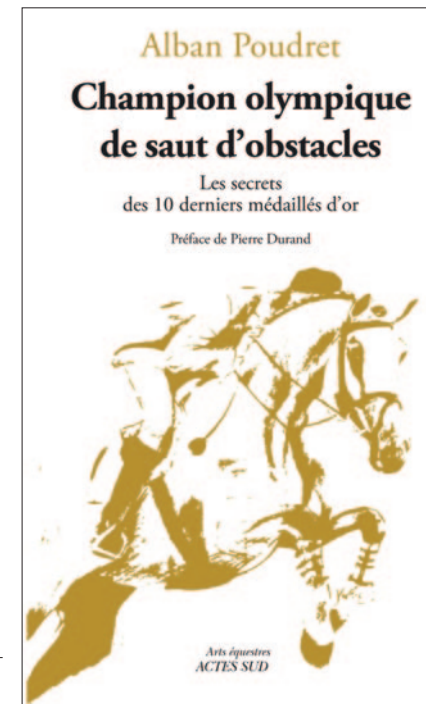
Et puis il est rentré en piste et il a sauté comme un monstre. C'était vraiment difficile, et il était sans faute. Je retourne à la tribune, j'étais douzième en sortant mais les barres commençaient à tomber, tomber, tomber. Il y avait aussi des dépassements de temps, et après une série de quatre points ou plus, j'étais déjà cinquième ou sixième. Je repars monter, en me disant : « Ah bon, il va peut-être y avoir quelque chose, s'ils font deux fautes, je peux prendre la médaille de bronze. Je vais monter, pas de sans-faute, rien, juste O'Connor qui fait quatre points, et on se retrouve donc au barrage face à Chris Kappler, toujours avec ce dollar dans ma poche. »

Avant de vous élaner sur le barrage, vous faites un petit signe de croix ? Vous ne le faisiez pas souvent, seulement dans les moments d'importance ? Êtes-vous croyant et pensez-vous que la foi peut déplacer des montagnes ou des obstacles ? Oui, je suis croyant, je prie le matin et je prie le soir, d'abord pour remercier et demander de la protection, après, en concours, je ne le fais pas automatiquement, pas si souvent, mais là je me suis dit : « Donnez-moi un petit coup de main là, cette fois, ce serait bienvenu ! » Je demandais un coup de pouce, car à la fin, c'est lui, là-haut qui décide, nous on ne décide rien du tout, on ne fait que suivre !

Le barrage est assez dramatique. Après vous, Royal Kaliber, le formidable cheval de Chris Kappler, se blesse en glissant sur ce mauvais terrain et, malgré une faute sur le dernier, vous êtes deuxième ! Oui, malheureusement, le jeune Américain ne peut pas finir son tour, son cheval est grièvement blessé. Une fin en queue de poisson, c'est très triste. Je ne revois pas Pierre (*Durand*) avant de monter sur le podium. On me donne la médaille, je relève la tête et je vois Pierre juste devant moi, pile poil en face de moi dans la tribune des commentateurs TV. Il m'a repéré et je lui ai fait signe. Le soir, il m'explique toute l'histoire de Bill Steinkraus et du « lucky dollar », plié d'une manière spécifique, en huit, et bien dans ma poche.

Ensuite, un ou deux mois plus tard, il commence à y avoir tous ces bruits de dopage et tout ce bazar autour de la victoire irlandaise, je téléphone à Pierre et lui dis : « Écoute, il y a des histoires avec O'Connor, il y a peut-être une chance qu'on récupère la médaille d'or. » Il me répond : « On verra bien, laisse le dollar faire son travail ! » Et pendant des mois, il y a eu plein de rebondissements, ces tests volés (*le camion avec l'échantillon B fut intercepté, digne d'un roman policier... nda*), et j'appelais Pierre pour parler de tout ce cirque. Et, je m'en souviens comme si c'était hier, la situation avance, j'avais des appels du président du Comité olympique brésilien, je lisais la presse et on est déjà au mois d'avril, à Göteborg, au dernier étage de l'hôtel en train de dîner avec Jean-Maurice Bonneau et Hubert Bourdy quand le téléphone sonne. C'est le président du Comité olympique brésilien, qui me dit : « C'est terminé, plus d'appel, c'est garanti, tu as la médaille d'or. Il n'y a plus qu'une chose à organiser, c'est la passation de la médaille, il faut que tu renvoies ta médaille d'argent et qu'on s'organise pour la cérémonie, tu veux faire ça où ? » Je n'en ai aucune idée, je suis un peu perdu. Il m'annonce qu'au mois d'août il y aura le congrès du Comité international olympique à Rio, que le président Jacques Rogge sera là et qu'on peut faire la cérémonie sur la baie, ajoutant : « J'organise tout ! »

Vous n'hésitez donc pas une seconde, c'est un bel hommage au Brésil aussi ? Oui, je dis immédiatement OK, c'est une belle idée, toute ma famille sera là, mes tantes, mes cousins, cinquante personnes du Brésil qui n'ont jamais l'occasion de me voir sauter et on a eu cette magnifique cérémonie, un moment pour nous vraiment très spécial. Et j'ai appelé mon père, Neco, directement, pour lui annoncer ça, et ensuite Pierre. Je lui ai dit : « Ça y est, le billet a vraiment bien travaillé ! » C'est un truc de fou, près de vingt ans après son triomphe à Séoul. Plus tard, au printemps, je vois Pierre quelque part et lui demande ce qu'on va en faire. Il ne savait pas à qui je voulais le donner ou si je tenais à le garder. « Ce dollar a gagné trois fois, il a permis une belle histoire, on le met au Musée olympique », se dit-on ensemble. On téléphone à Bill Steinkraus pour savoir s'il est d'accord. Je l'appelle, car je le connaissais un petit peu (*il était président du jury*



à la fameuse finale de la Coupe du monde 1996 à Genève, nda), mais je ne lui avais jamais parlé, et il ne savait pas que c'était moi qui avais le dollar. Il me dit très bien se souvenir de l'avoir passé à Pierre et je lui explique la suite de l'histoire, il est sidéré. Je lui annonce qu'on veut le donner au Musée olympique, il trouve que c'est une super idée. Du coup le « lucky dollar » est exposé à Lausanne.

Le « lucky dollar » en soi, est-ce que c'est un jeu qui existe ? Quelque chose qui se fait ? Non, c'est Pierre qui l'a appelé ainsi, mais ce n'est pas un jeu. Par contre aux États-Unis, si tu reçois un billet d'un dollar de quelqu'un, c'est un porte-bonheur. Et parfois dans les avions, il y a des gens qui laissent des « lucky dollars » dans la pochette avant.

Vous-même, êtes-vous superstitieux ou pas ? Un peu superstitieux, surtout après un truc comme ça... Mais pendant la journée fatidique de la finale d'Athènes, franchement, je n'ai jamais repensé au fait que j'avais ce billet dans la poche. Pas consciemment, en tout cas.

Aviez-vous d'autres grigris que vous deviez parfois porter ? Pas tellement, je porte des bracelets et, sur ma chaîne, j'ai des pendentifs, des petites choses, mais pas plus, je ne parlerais pas de porte-bonheur.

Croyez-vous à la destinée ? Que peut-être c'est vous qui deviez gagner ce jour-là ? Oui, ça oui, je crois que quelqu'un veillait sur moi, qu'il s'est dit : « Ah, ce pauvre garçon qui s'est pris une sacrée baffé il y a quatre ans, on va lui jeter un petit quelque chose, un bon sort. » J'étais déjà super content avec ma médaille d'argent. C'était un rebondissement incroyable, partir de huit points, et avec ce qui s'était passé quatre ans auparavant, remonter à ce point-là. Faire un podium, une médaille, c'est un truc unique, que tu vis normalement au mieux une fois dans ta vie, ou peut-être, très rarement, deux fois.

Vous êtes-vous inspiré de champions précédents ? J'ai toujours été un fanatique de notre sport, de nos belles histoires, j'ai une relation particulière avec Pierre Durand, une amitié de longue date, on a partagé de beaux moments ensemble. Donc oui, son parcours est inspirant, c'est une histoire de fou, ses débuts, sa défaite à Los Angeles et sa réaction. Je le répète, si après Sydney je m'étais laissé enfoncer, c'était mort, mais j'ai rebondi très fort, j'ai continué à y croire, je me suis battu. Il y a eu les championnats du monde 2002 à Jerez, où Baloubet n'a pas très bien fait, mais pour Athènes, il était en belle forme, tout en étant déjà en phase descendante, c'est clair, je le savais et il fallait gérer ça, faire une préparation assez légère, mais il était tellement bon qu'il y avait un truc à jouer.

C'est marrant, vous dites avoir dormi pendant quatre ou cinq heures dans les écuries, ça me fait penser à un autre grand champion olympique, Raimondo D'Inzeo, qui avait dormi chez lui entre les deux manches et avait failli manquer la seconde manche à Rome ! Oui, j'ai vu une *interview* de lui où il disait être rentré chez lui manger un *bifteck* et qu'il était tellement relax qu'il s'était endormi sur son divan et avait failli rater l'épreuve la plus importante de sa vie.

C'est assez génial, on dit qu'il faut une soif de vaincre incroyable, une envie folle, un conditionnement total, mais en même temps il faut être le plus naturel et calme possible. C'est ce savant équilibre qu'il faut trouver, non ? Oui, c'est une composition hyper complexe et électrique. Tu as besoin d'être calme, de contrôler tout ce que tu peux contrôler, et tu dois aussi être affûté à mort, tellement vif, avoir des réactions immédiates. C'est un cocktail vraiment fou. Tu as tout ça, le cheval qui doit être de ton côté, et puis le 5% de chances qui font pencher la balance. Si tu n'es pas dans le bon jour, si la barre doit tomber, elle doit tomber, alors qu'un autre peut en toucher deux et aucune ne tombe. Si ce n'est pas ton jour, c'est le destin. Personne ne le sait, ou ne le contrôle, et c'est un peu la merveille de ce sport ou de n'importe quel autre sport, ce contrôle du destin incontrôlable.

Aux Européens ou aux Mondiaux, ce ne sont pas forcément des gens qui nous frappent par leur régularité, leur envergure, qui gagnent, ce sont bien sûr toujours des grands cavaliers, mais aux Jeux, ce sont des champions, qui ont (presque) tous eu une grande carrière ? Oui, c'est vrai. Parfois il y a des coups de chance dans les championnats d'Europe ou du monde, mais aux Jeux il n'y en a pas. Les JO, c'est le test ultime, c'est le graal, tu ne peux pas gagner un truc plus important. Et il y a moins de hasard, car on doit être prêt le jour dit, et on ne peut rien rater. Aux championnats d'Europe ou du monde, tu peux foirer un tour, en tout cas faire une petite faute ici ou là et quand même gagner, ça dure presque une semaine. Avec deux ou trois fautes, on peut gagner. Aux Jeux, tout se joue sur un jour et il ne faut en principe rien rater. La formule de l'épreuve veut ça. Ce n'est pas pour rien qu'on parle du jour J. Il faut être prêt, à la seconde près, et parfait. Tout ce que tu peux avoir sous ton contrôle, il faut l'avoir et au bon moment. Il faut être solide pour ça ! On n'enlève rien aux champions d'Europe ou du monde, mais ils peuvent se permettre une gaffe ou deux.

Cet extrait de « CHAMPION OLYMPIQUE DE SAUT D'OBSTACLES – LES SECRETS DES 10 DERNIERS MÉDAILLÉS D'OR », l'ouvrage d'Alban Poudret, a été publié avec l'aimable autorisation de l'auteur et des éditions Actes Sud. ■